

ISSI ADLER OLSEN



ROMAN

■
Albin Michel

Jussi Adler-Olsen

SEL

La neuvième enquête du Département V

ROMAN

*Traduit du danois
par Caroline Berg*

Albin Michel

PROLOGUE

1982

Cinq minutes après l'appel, les secouristes arrivaient sur la pelouse pour découvrir la scène apocalyptique qui marquerait à jamais leurs rétines au fer rouge.

Six corps sans vie gisaient autour d'un cratère fumant, dans une puanteur mêlant l'odeur de chair brûlée à celle de l'ozone qui flottait encore dans l'air après la foudre.

« Reculez ! » cria un ambulancier à un groupe d'étudiants pétrifiés d'horreur accourus du campus de l'autre côté de la route pour voir le spectacle.

Son collègue le tira par la manche. « Viens, il n'y a plus rien à faire ici, Martin, mais regarde là-bas ! » dit-il en désignant un vieil homme un peu plus loin, à genoux dans l'herbe détremnée.

« Pourquoi étaient-ils tous ensemble ? Et pourquoi la foudre est-elle tombée sur eux et pas sur un arbre ? » gémit le vieillard quand ils l'eurent rejoint. Bien qu'il pleuve à verse et que son manteau lui colle au corps comme une serviette trempée, plus rien n'existait pour lui que ce qui venait de se passer sous ses yeux.

Martin tourna la tête du côté de l'université, où sirènes et gyrophares annonçaient l'arrivée de nouvelles voitures de patrouille et de plusieurs ambulances.

« On va lui donner un calmant. Il va faire un malaise », dit son coéquipier. Martin plissa les yeux. Près d'une haie d'arbres, à travers le rideau de la pluie battante, il remarqua deux femmes accroupies à côté d'une flaque d'eau qui s'élargissait à vue d'œil.

« Venez ! Vite ! » les entendit-il crier. Martin attrapa sa sacoche et courut les rejoindre.

« J'ai l'impression qu'elle respire, murmura l'une d'elles, la main sous la nuque de la septième victime.

– Elle a dû être projetée par la déflagration, dit l'autre d'une voix tremblante. Vous allez la sauver, n'est-ce pas ? »

Martin sortit délicatement de la boue le corps frêle, tandis que derrière lui résonnaient les voix de ses collègues faisant le constat qu'il n'y avait plus rien à faire : la foudre avait tué les six individus qui se tenaient serrés les uns contre les autres sous l'orage.

Martin installa la femme en position latérale de sécurité et chercha son pouls, qui était lent et faible, mais apparemment régulier. Alors qu'il se relevait pour demander une civière, le corps de la jeune fille se mit à trembler. Deux inspirations profondes gonflèrent sa cage thoracique, elle se redressa sur ses coudes et regarda autour d'elle.

« Où suis-je ? dit-elle, les yeux injectés de sang.

– Vous êtes à Fælledparken, à Copenhague, répondit Martin. Vous avez été frappée par la foudre.

– La foudre ? »

Il acquiesça.

« Et les autres ? »

– Vous les connaissiez ? lui demanda-t-il.

– Oui, nous étions ensemble. Ils sont morts ? »

Martin hésita un instant, puis confirma d'un signe de tête.

« Tous ? »

Il observa son visage. Il s'attendait à y voir une réaction de choc et de chagrin, mais les rides qui barraient son front exprimaient un sentiment très différent.

« Parfait », dit-elle le plus calmement du monde. Et malgré sa souffrance, elle ajouta avec un sourire sardonique :

« Si j'ai survécu à ça, avec l'aide de Dieu, je pourrai survivre à n'importe quoi. »

Mardi 26 janvier 1988

Maja

Dix jours après la Saint-Sylvestre, l'hiver s'abattit sur le pays pour de bon. Le vent se mit à souffler, impitoyable, et les températures tombèrent inhabituellement bas en dessous de zéro. Maja poussa un long soupir en regardant le verglas qui grignotait peu à peu la cour intérieure de l'immeuble. Pour le troisième hiver de suite, elle était contrainte de faire mettre des pneus neige à sa voiture, mais Noël était passé par là, et elle n'avait plus les moyens d'aller chez son garagiste habituel. Par chance, elle avait vu dans le journal local la publicité d'un atelier de mécanique dans le quartier de Sydhavnen, tout près de l'école de son fils, qui offrait un service rapide, efficace et à un prix défiant toute concurrence. Quand on est mère célibataire, on a tendance à choisir la solution la plus économique.

Lorsqu'elle était arrivée chez Ove Wilder Auto, qui était à la fois une carrosserie et un garage automobile, elle avait constaté avec soulagement que le patron était l'archétype du gars qui a grandi avec ses deux bras nouveaux plongés dans un moteur. Ça allait bien se passer.

« On va s'occuper de vos pneus et on jettera un coup d'œil au reste pour vérifier que tout est en ordre », lui avait-il

dit en tournant la tête vers les deux mécaniciens occupés à éclairer avec une lampe torche le châssis d'une autre voiture hissée sur un pont.

« Revenez dans deux heures. Comme vous voyez, on a un peu de boulot. »

À peine trois quarts d'heure plus tard, elle recevait un coup de fil à son bureau.

C'était rapide, se félicita-t-elle, ravie, en entendant la voix du chef d'atelier, mais son sourire ne tarda pas à s'effacer.

« On ne va pas pouvoir vous rendre la voiture aujourd'hui, dit-il. Vos pneus d'été avaient une usure anormale, alors on s'est dit que vous aviez un problème de suspension. Mais finalement c'était plus grave que ça. En fait, c'est votre pont arrière, votre essieu si vous préférez, qui est au point de rupture. »

La main de Maja se crispa sur le téléphone. « L'essieu arrière ?! Et vous ne pouvez pas le ressouder ?

– On va voir ce qu'on peut faire, ma p'tite dame, avait répondu le garagiste d'un ton plein de gravité. Mais il vaut mieux ne pas trop y compter, il est quand même très oxydé. À mon avis, il va falloir le changer. »

Maja respira profondément. Elle ne voulait même pas imaginer combien une telle réparation pouvait coûter.

« Il faut qu'on en parle. Je passerai vous voir après être allée chercher mon fils à la maternelle », dit-elle en notant que son autre main, sur la table, s'était mise à trembler. Comment allait-elle trouver l'argent pour payer ? Et comment ferait-elle, sans voiture, si jamais... ?

« Si vous voulez. On ferme à dix-sept heures », répondit-il sèchement.

Enfiler une combinaison de ski à un gamin n'est pas une mince affaire. Quand elle réussit enfin à foncer en direction

du garage, Max attaché dans sa poussette, quelques minutes avant l'heure de la fermeture, Maja était à bout de souffle. Et c'est avec soulagement qu'elle vit le portail ouvert au bout de la rue, et sa voiture garée le nez dehors, de la neige jusqu'aux jantes.

Max, qui adorait cette voiture, s'écria : « Ma voiture ! »

Arrivée à la grille, Maja aperçut les jambes d'un homme dépassant du pare-chocs arrière d'une fourgonnette.

Qu'est-ce qu'il fait par terre, dans la neige, par un froid pareil ? eut-elle le temps de penser avant qu'une première détonation fasse exploser toutes les vitres du garage en une pluie de débris de verre. Une deuxième une seconde plus tard lui arracha la poussette des mains. Max sanglé dedans fut projeté plusieurs mètres plus loin.

Quand elle se releva, à travers les flammes et la fumée, elle vit que de l'atelier il ne restait plus que des ruines et que sa voiture gisait sur le toit sur la chaussée. Quant à Max, il n'était nulle part.

Elle se tourna, affolée, le cœur battant, de tous les côtés.

« Maaaax ! » hurla-t-elle, la voix étouffée par une troisième explosion.

Lundi 30 novembre 2020

Marcus

Triste spectacle, songea Marcus Jacobsen, le chef de la brigade criminelle de Copenhague, en découvrant son inspecteur, un homme dans la force de l'âge, affalé dans son fauteuil, les yeux clos et la bouche grande ouverte.

Il poussa gentiment les pieds du dormeur posés sur le bureau.

« J'espère que je ne te dérange pas, Carl, dit-il avec un petit sourire en coin.

– C'est une question de point de vue, Marcus, répondit celui-ci en bâillant. J'étais occupé à vérifier la distance idéale entre mes pieds et le bord de cette table. »

La rénovation du sous-sol de l'hôtel de police était une épreuve pour le département V et, en toute honnêteté, le patron lui-même était loin d'être enchanté de devoir cohabiter dans ses nouveaux locaux de Sydhavnen avec l'équipe la plus ingérable du pays. N'importe qui aurait été déstabilisé par le contact quotidien avec la tronche renfrognée de Carl Mørck et cette grande gueule de Rose Knudsen. Il lui arrivait de rêver du jour où Carl & Co retourneraient s'enfermer dans la cave qui avait accueilli leurs bureaux. Malheureusement, ce jour n'arriverait jamais et Marcus le savait bien. Pourtant,

en cette terrible période de pandémie, il aurait mieux valu pour tout le monde que le département V soit resté au sous-sol de l'ancien hôtel de police.

« Tu as une minute, Carl ? » Il ouvrit un dossier et en sortit un avis de décès arraché à une page de journal. « Je voudrais savoir si ceci te parle. »

Carl se frotta les yeux et se pencha sur la photocopie d'un avis de décès.

Maja Petersen
11 novembre 1960-11 novembre 2020
Regrets éternels
Sa famille

« Bah, à part que cette femme est morte le jour de son anniversaire, ça ne me dit rien de particulier. Tu penses à quoi ? »

Marcus le regarda avec gravité. « Moi, ça me rappelle la première fois où nous nous sommes vus, toi et moi.

– Ah ! OK ! Pas très gai comme association d'idées. La première fois ? Pourquoi, c'était quand la première fois qu'on s'est rencontrés ?

– En janvier 1988. Tu étais assistant de police au commissariat de Store Kongensgade. Et moi, vice-commissaire de la brigade criminelle. »

Carl ôta ses pieds du bureau et se redressa. « Comment est-ce que tu te souviens de ça ? Tu ne me connaissais pas en 1988.

– Je m'en souviens parce que toi et ton équipier étiez les premiers à être arrivés sur les lieux, après l'explosion d'un garage automobile, et que je me rappelle la manière dont tu t'es occupé d'une femme à moitié inconsciente. Son enfant venait d'être tué. »

Le meilleur enquêteur de Marcus resta un moment immobile, le regard dans le vide. Puis il reprit la coupure de presse et essaya de relire l'avis de décès qu'il voyait flou, tout à coup. Il n'avait pas les larmes aux yeux, quand même !?

« Maja Petersen, dit-il lentement. Tu veux dire qu'il s'agit de la même Maja Petersen ? »

Marcus acquiesça. « Terje Ploug et moi avons été appelés par un voisin, il y a deux semaines, pour ouvrir la porte de son appartement. Elle pendait dans son vestibule depuis déjà quelques jours. Il n'y a pas eu besoin d'une longue enquête pour conclure qu'elle avait mis fin à ses jours. Par terre, à ses pieds, nous avons trouvé la photo d'un petit garçon qu'elle devait tenir à la main avant de mourir. » Il secoua la tête, désolé. « Dans la salle à manger, il y avait un gâteau d'anniversaire légèrement desséché et parfaitement intact. Dessus, elle avait inscrit deux noms et deux âges, avec du glaçage bleu ciel : "Maja 60 ans – Max 3 ans". À part ça, elle avait décoré le gâteau de deux croix, une devant chacun de leurs prénoms, à la place des bougies qu'on y met d'habitude.

– Je vois. » Carl posa le document et s'appuya lourdement au dossier de son fauteuil. « Elle est triste, ton histoire. Tu es sûr que c'est un suicide ?

– Ça ne fait aucun doute. On l'a enterrée avant-hier, j'ai assisté aux funérailles. En dehors du pasteur, d'une vieille dame et de moi, l'église était complètement vide. C'était lugubre. Après la cérémonie, j'ai parlé avec la dame en question, qui était la cousine de la défunte. C'est elle qui a signé "Sa famille" sous l'annonce de décès. »

Carl regarda son chef et ami d'un air songeur. « Tu me dis que tu étais sur les lieux de l'explosion à l'époque ? Je me rappelle la neige, le froid sibérien et pas mal d'autres détails que je préférerais avoir oubliés, mais aucun souvenir de toi. »

Marcus haussa les épaules. Il y avait plus de trente ans, rien d'étonnant.

« Le feu était d'une violence extrême, et les pompiers n'ont jamais réussi à expliquer avec certitude comment il avait commencé, ni à déterminer l'origine des explosions, se rappela-t-il. Mais apparemment, l'atelier de mécanique avait aussi une cabine de peinture non autorisée et assez de produits inflammables pour que ça tourne mal. Je suis arrivé sur les lieux peu de temps après le drame, pratiquement par hasard, parce que j'étais en intervention à quelques rues de là au moment où ça s'est passé.

– Je me souviens d'avoir remarqué tout de suite le petit garçon mort, dit Carl. Son petit corps était couché en travers du caniveau, le visage enfoui dans la neige. On ne se débarrasse pas facilement d'une image comme celle-là. J'ai dû retenir sa mère pour l'empêcher de s'approcher de lui et de voir dans quel état effroyable il était. »

Il releva les yeux. « Qu'est-ce que tu faisais à l'enterrement de Maja Petersen ? »

Marcus poussa un long soupir. « Je n'ai jamais pu me sortir cette affaire de la tête. Déjà à l'époque, j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose qui ne sentait pas bon. » Il montra le dossier sur la table. « J'ai passé ces derniers jours à relire les pièces du dossier et à y repenser.

– Et alors ? À ton avis, l'explosion n'était pas accidentelle ?

– Je n'ai jamais cru à la thèse de l'accident, et cette fois, à la deuxième page de l'expertise technique, je suis tombé sur un détail que je n'avais pas remarqué avant. Mais c'est vrai qu'il y a trente ans, je n'avais aucune raison d'y attacher une quelconque importance. »

Il sortit la page concernée et la poussa vers Carl.

« J'ai surligné la phrase. »

Carl Mørck prit appui sur les bras de son fauteuil et se pencha en avant. Il relut plusieurs fois la phrase stabilotée, avant de lever les yeux vers Marcus, le regard sombre.

« Du sel ?

– Oui, dit Marcus. Tu penses la même chose que moi ?

– Sans doute, mais aide-moi. C'était quand, déjà ?

– Je ne sais plus exactement de quelle affaire il s'agit, mais je me souviens qu'il y avait également une histoire de sel, je me trompe ?

– Je crois que tu as raison. »

Carl tenta de mobiliser ses neurones pour se souvenir, mais pour l'instant cela ne donnait rien.

« Peut-être que Rose ou Assad auront une idée », dit-il enfin.

Marcus secoua la tête. « Je crains que non. L'affaire remonte à plusieurs années avant qu'ils n'entrent au département V. Mais on pourrait demander à Hardy ?

– Hardy est en Suisse pour suivre un nouveau traitement, Marcus.

– Je suis au courant, mais peut-être as-tu entendu parler d'une invention assez pratique qu'on appelle le téléphone ?

– Ha ha ! Bon, d'accord, je vais l'appeler. » Carl fronça les sourcils. « Tu as eu pas mal de temps pour digérer tout ça. Est-ce que je peux te demander ce que tu as ressenti, ce jour-là, à Sydhavnen ? »

Marcus adressa un regard lourd à Carl. Oui, ce serait même un soulagement de pouvoir en parler.

Marcus raconta que la deuxième détonation avait fait exploser toutes les vitres de l'appartement qu'ils étaient en train de fouiller à quelques rues de là avec une telle violence que

les débris de verre étaient venus se ficher dans les meubles et les boiseries. Heureusement, Marcus et ses collègues se trouvaient à ce moment-là dans la chambre côté cour, et ils n'avaient pas été blessés. En revanche, le locataire, un junkie qui cachait des armes pour le compte de la pire racaille de Vesterbro, avait fait une crise d'hystérie et s'était mis à déblatérer sur le jour où, enfant, il avait entendu l'explosion de l'usine à gaz de Valby.

Marcus s'était rendu prudemment dans la cuisine, où le froid glacial entrait par la fenêtre qui avait été entièrement soufflée, et avait aperçu les nuages de fumée noire et les flammes s'élevant à plus de vingt-cinq mètres au-dessus des toits.

Deux minutes plus tard, lui et son assistant arrivaient sur place, où une voiture de police était déjà garée en travers du portail, gyrophare allumé. À l'intérieur de la cour, un jeune collègue serrait une femme contre lui. Autour régnait un chaos indescriptible, et les ruines des bâtiments et l'asphalte en feu projetaient des colonnes de fumée noire vers le ciel. Sur sa gauche, Marcus avait aperçu le corps d'un petit enfant sans doute tué sur le coup, couché sur le ventre, immobile, le visage enfoui dans la neige.

Les flammes s'élevaient à plus de quarante mètres au-dessus du garage et la chaleur était intenable. La carcasse d'une Dyane Citroën gisait sur son toit, il y avait des parpaings cassés et des morceaux de carrosserie dispersés partout dans les flaques de neige fondue qui inondaient peu à peu la majeure partie du site, et quelques voitures avec des panneaux « À vendre » s'entassaient contre le mur de la cour comme des épaves chez un ferrailleur.

Un morceau du mur d'enceinte était tombé sur une fourgonnette et l'avait à moitié écrasée et derrière l'utilitaire on voyait dépasser une paire de jambes calcinées.